

PROUST ET LA MER

PAR JEAN-MARIE ANDRÉ,
ET PASCAL MORÈS



Revoir *Le temps retrouvé* du cinéaste chilien Raoul Ruiz, 18 ans après la sortie du film, nous replonge, avec ses 24 images/seconde, au cœur du roman *Le Temps retrouvé* mais aussi au cœur de *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Immersion nous confirmant s'il en était besoin que cette œuvre cinématographique de Raoul Ruiz, disparu en 2011, est à la hauteur du chef d'œuvre de Proust. Y apparaissent, entre autres, de fulgurantes images de mer avec en particulier ce long travelling final d'anthologie, nous ramenant, de façon poignante et géniale, à cette mer(e) et son kaléidoscope de personnages de *La Recherche*. La mer, très tôt, avait fasciné Marcel Proust qui, 21 ans avant *La Recherche*, écrivait dans *Les Plaisirs et les Jours* (I) que «La mer fascinera toujours ceux [pour qui elle] a le charme des choses qui ne se taisent pas la nuit, qui sont pour notre vie inquiète une permission de dormir, une promesse que tout ne va pas s'anéantir comme la veillesse des enfants qui se sentent moins seuls quand elle brille. Elle n'est pas séparée du ciel comme la terre, est toujours en harmonie avec ses couleurs [...] Elle rayonne sous le soleil et chaque soir semble mourir avec lui [...] en conservant un peu de son lumineux souvenir». La mer de *La Recherche du temps perdu* était la Manche et la Manche normande. Raoul Ruiz, lui, a tourné de nombreuses scènes de son film en Italie et en particulier en Toscane, sans nous donner un seul instant l'impression d'avoir quitté la Normandie de Marcel Proust. Alors imaginer une visite de la Manche bordée de sa Côte d'Opale, illuminée par la magie du texte de Marcel Proust nous entraînant au delà du beau, apparaîtra moins choquante à ses admirateurs et défenseurs les plus farouches. Tel est notre souhait avec l'aide du verbe proustien, de la Manche voisine de la Normandie et des photographies de Pascal Mores qui rassureront les premiers et convaincront tous les autres. Des photographies qui ne se contenteront pas d'illustrer le texte et un verbe qui ne commentera pas les photographies. Chacun vivra de son côté mais en contrepoint l'un de l'autre, comme la mer et la plage !



Cet extrait de *La recherche du temps perdu* nous fait entrer de plein pied dans la magie du verbe proustien et de son geyser d'images, face à la mer? Non, face à une peinture d'Elstir qui pour Marcel Proust était la synthèse romanesque de Gustave Moreau, Édouard Manet, Whistler, Turner, Claude Monet et Degas. De plus, avant cette description le narrateur nous rappelle que s'il est légitime de parler de progrès et de découvertes en sciences, il ne l'est pas en art. En art chaque artiste recommence sa propre recherche dans un effort individuel en sachant que l'art antérieur perdra à chaque fois de son originalité. Le narrateur reconnaît que d'admirables photographies de paysages et villes sont apparues à la fin du XIX^{ème} siècle. «Si on cherche à préciser», ajoute-t-il, «ce que les amateurs désignent par cette épithète *admirable*, on verra qu'elle s'applique d'ordinaire à quelque image singulière d'une chose connue, image différente de celles que nous avons l'habitude de voir, singulière et pourtant vraie, et qui à cause de cela est pour nous doublement saisissante parce qu'elle nous étonne, nous fait sortir de nos habitudes et tout à la fois nous fait rentrer en nous-mêmes en nous rappelant une impression». Pour Elstir, son effort était «de ne pas exposer les choses telles qu'il savait qu'elles étaient, mais selon ces illusions d'optiques dont notre vision première est faite». Cela l'avait amené à «mettre en lumière certaines de ces lois de la perspective, plus frappantes alors, car l'Art était le premier à les dévoiler».

FACE À LA MER ? NON FACE À UNE PEINTURE D'ELSTIR.

Des photographies et pourquoi pas des peintures tant que vous y êtes ? Pourquoi pas en effet !

«Dans un tableau pris de Balbec par une torride journée d'été, un rentrant de la mer semblait, enfermé dans des murailles de granit rose, n'être pas la mer, laquelle commençait plus loin. La continuité de l'océan n'était suggérée que par des mouettes qui, tournoyant sur ce qui semblait au spectateur de la pierre, humaient au contraire l'humidité du flot. D'autres lois se dégageaient de cette même toile comme, au pied des immenses falaises, la grâce lilliputienne des voiles blanches sur le miroir bleu où elles semblaient des papillons endormis, et certains contrastes entre la profondeur des ombres et la pâleur de la lumière. Ces jeux des ombres, que la photographie a banalisés aussi, avaient intéressé [le peintre.] Elstir au point qu'il s'était complu autrefois à peindre de véritables mirages, ou un château coiffé d'une tour apparaissait comme un château complètement circulaire prolongé d'une tour à son faite, et en bas d'une tour inverse, soit que la pureté extraordinaire d'un beau temps donnât à l'ombre qui se reflétait dans l'eau la dureté et l'éclat de la pierre, soit que les brumes du matin rendissent la pierre aussi vaporeuse que l'ombre. De même, au delà de la mer, derrière une rangée de bois, une autre mer commençait, rosée par le coucher de soleil, et qui était le ciel. La lumière, inventant comme de nouveaux solides, poussait la coque du bateau qu'elle frappait en retrait de celle qui était dans l'ombre, et disposait comme les degrés d'un escalier de cristal sur la surface matériellement plane, mais brisée par l'éclairage, de la mer au matin.»(2)





REGARDEZ CES FALAISES ... QUI FONT PENSER À UNE CATHÉDRALE

...«Regardez ces falaises, regardez comme ces rochers puissamment et délicatement découpés font penser à une cathédrale. En effet, on eut dit d'immenses arceaux roses. Mais peints par un jour torride, ils semblaient réduits en poussière, volatilisés par la chaleur, laquelle avait à-demi bu la mer, presque passée, dans toute l'étendue de la toile, à l'état gazeux. Dans ce jour où la lumière avait comme détruit la réalité, celle-ci était concentrée dans des créatures sombres et transparentes qui par contraste donnaient une impression de vie plus saisissante, plus proche: les ombres. Altérées de fraîcheur, la plupart, désertant le large enflammé, s'étaient réfugiées au pied des rochers, à l'abri du soleil; d'autres nageant lentement sur les eaux comme des dauphins s'attachaient aux flancs de barques en promenade dont elles élargissaient la coque, sur l'eau pale, de leur corps verni et bleu.[...] Surtout moi qui, parti pour voir le royaume des tempêtes, ne trouvais jamais dans mes promenades[...] peint dans l'écartement des arbres, l'océan assez réel, assez liquide, assez vivant, donnant assez l'impression de lancer ses masses d'eau, et qui n'aurais aimé le voir immobile que sous un linceul hivernal de brume, je n'eusse guère pu croire que je rêvais maintenant d'une mer qui n'était plus qu'une vapeur blanchâtre ayant perdu la consistance et la couleur.» (4)



LES SOMMETS NEIGES DE SES VAGUES

Le matin, le narrateur en essayant de se sécher après la toilette dans la chambre de son hôtel, «pense déjà au plaisir [...] de voir dans la fenêtre [...] comme dans les hublots d'une cabine de navire, la mer nue, sans ombrages et pourtant à l'ombre sur une moitié de son étendue que délimitait une ligne mince et mobile, et de suivre des yeux les flots qui s'élançaient l'un après l'autre comme des sauteurs sur un tremplin! [...] je retournais près de la fenêtre jeter encore un regard sur ce vaste cirque éblouissant et montagneux et sur les sommets neigeux de ses vagues en pierre d'émeraude ça et là polie et translucide, lesquelles avec une placide violence et un froncement léonin laissaient s'accomplir et dévaler l'écroulement de leurs pentes auxquelles le soleil ajoutait un sourire sans visage? Fenêtre à la quelle je devais ensuite me mettre chaque matin [...] pour voir si pendant la nuit [...] ces collines de la mer qui avant de revenir vers nous en dansant, peuvent reculer si loin que souvent ce n'était qu'après une longue plaine sablonneuse que j'apercevais à une grande distance leurs premières ondulations, dans un lointain transparent, vaporeux et bleuâtres comme ces glaciers qu'on voit au fond des tableaux des primitifs toscans. D'autres fois c'était tout près de moi que le soleil riait sur ces flots d'un vert aussi tendre que celui que conserve aux prairies alpestres [...] moins l'humidité du sol que la liquide mobilité de la lumière. Au reste dans cette brèche que la plage et les flots pratiquent au milieu du reste du monde pour y faire passer, pour y accumuler la lumière, c'est elle surtout, selon la direction d'où elle vient et que suit notre œil, c'est elle qui déplace et situe les vallonnements de la mer. La diversité de l'éclairage ne modifie pas moins l'orientation d'un lieu, ne dresse pas moins devant nous de nouveaux buts qui nous donnent le désir d'atteindre, que ne le ferait un trajet longuement et effectivement parcouru en voyage. Quand, le matin, le soleil venait d' derrière l'hôtel, découvrant devant moi les grèves illuminées jusqu'aux derniers contreforts de la mer, il semblait m'en montrer un autre versant et m'engager à poursuivre, sur la route tournante de ses rayons, un voyage immobile et varié à travers les plus beaux sites du paysage accidenté des heures. Et dès ce premier matin, le soleil me désignait au loin, d'un doigt souriant, ces cimes bleues de la mer qui n'ont de noms sur aucune carte géographique, jusqu'à ce que étourdi de sa sublime promenade à la surface retentissante et chaotique de leurs crêtes et de leurs avalanches, il vint se mettre se mettre à l'abri du vent dans ma chambre, se prélassant sur le lit défait et égrenant ses richesses sur le lavabo mouillé, dans la malle ouverte, où, par sa splendeur même et son luxe déplacé, il ajoutait encore à l'impression de désordre.» (3)

DE CES DERNIERS BANCS ON AVAIT UN PREMIER PLAN DE VERDURE.

«De ces derniers [bancs], on avait un premier plan de verdure et un horizon qui semblait déjà le plus vaste possible, mais qui s'agrandissait infiniment si, continuant par un petit sentier, on allait jusqu'à un banc suivant d'où l'on embrassait tout le cirque de la mer. Là on percevait exactement le bruit des vagues qui ne parvenait pas au contraire dans les parties les plus enfoncées du jardin, là où le flot se laissait voir encore, mais non plus entendre...»(5)

«... J'avais la joie de penser que si mes regards ne pouvaient aller jusqu'à elle portant plus loin qu'eux, cette puissante et douce brise marine qui passait à côté de moi devait dévaler, sans être arrêtée par rien jusqu'à Q..., venir agiter les branches des arbres qui ensevelissent S...sous leur feuillage, en caressant la figure de mon amie, et jeter ainsi un double lien d'elle à moi dans cette retraite indéfiniment agrandie, mais sans risques, comme dans ces jeux où deux enfants se trouvent par moments hors de la portée de la voix et de la vue l'un de l'autre, et ou tout en étant éloignés ils restent réunis. Je revenais par ces chemins d'où l'on aperçoit mal la mer, et ou autrefois, avant qu'elle apparût entre les branches, je fermais les yeux pour bien penser que ce que j'allais voir, c'était bien la plaintive aïeule de la terre, poursuivant comme au temps qu'il n'existait pas encore d'êtres vivant, sa démente et immémoriale agitation. Maintenant il n'était plus pour moi que le moyen d'aller rejoindre Albertine... »(6)

CODA

Il n'a pas été question, avec ces photographies et les extraits de ce chef d'œuvre, de vouloir expliquer *La Recherche du temps perdu*. Comment avoir l'outrecuidance de vouloir expliquer la magie de ce texte de Marcel Proust ? Woody Allen pour railler les explications disait d'Anna Karénine de Tolstoï ... «c'est long et ça finit mal !» Peut-être avons nous alors utilisé ces images et ces extraits de *La recherche* pour mieux la comprendre ? A cela Wilhelm Dilthey, le philosophe allemand de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, répondait « La nature nous l'expliquons, la vie psychique nous la comprenons». Alors oui, si ces images et ces extraits vous incitent à lire cet Annapurna de la littérature humaine, qu'est *La Recherche du temps perdu* d'un Marcel Proust qui avait tout compris !

BIBLIOGRAPHIE

1. Les Plaisirs et les Jours. Rêveries couleur du temps. XXVIII. p 209-210. Folio classique N°2538
2. La recherche du Temps Perdu. A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Deuxième partie. Noms de Pays. Le Pays. p. 403 Folio classique N°1946...
3. La recherche du Temps Perdu. A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Deuxième partie. Noms de Pays. Le Pays. p. 241-242 Folio classique N°1946
4. La recherche du Temps Perdu. A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Deuxième partie. Noms de Pays. Le Pays. p.462-463 Folio classique N°1946.
5. La recherche du Temps Perdu. Sodome et Gomorrhe. II. Chapitre III p.388. Folio classique N°2047
6. La recherche du Temps Perdu. Sodome et Gomorrhe. II. Chapitre III p.400. Folio classique N°2047

© Toutes les photographies, Pascal Morès, sauf ci-dessous, Anne Debruyne.

